

Lettres québécoises

Micheline Morisset

Renald Bérubé

Numéro 123, automne 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/36528ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (2006). Micheline Morisset. *Lettres québécoises*, (123), 17–17.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

☆☆☆☆1/2

Micheline Morisset, *La musique, exactement*,
Montréal, Québec Amérique, 2006, 120 p., 16,95 \$.

La musique et la lecture selon les ans

« Pressé de se fabriquer une histoire, on combine des miettes d'anecdotes. Assemblages arbitraires. De temps à autre, quelques indices sur papier glacé les anéantissent. On aurait tort de négliger la vérité des instantanés. » (*La musique, exactement*, p. 95)

Nous aurions tort aussi de négliger l'importance du titre des livres que nous lisons. D'autant plus qu'est bien connue toute l'attention que portent à cet énoncé premier auteurs et éditeurs. Or donc, *La musique, exactement*, qu'est-ce à dire? Le titre retenu par Micheline Morisset ne prend tout son sens qu'à la lecture de l'épigraphe qui amorce le roman : « La beauté demande des douleurs, d'infaillibles douleurs / pour que cela soit exactement la musique », lignes provenant de *La Terre est ici* d'Élise Turcotte, recueil de poésie publié en 1989 chez VLB et repris par le Noroît en 2004. Beauté, douleur, musique : un trio nous est présenté dont notre lecture devra tenir compte.

Après le titre et l'épigraphe, la première phrase du « Prologue », incipit de l'ouverture du roman, s'il est permis dès maintenant d'utiliser le langage musical : « Vieillir, on n'y pense pas, pas tout le temps, c'est une idée qui traverse l'esprit un moment puis passe, jusqu'au matin où en se réveillant on réalise qu'on n'est plus très jeune. Étendue sur le lit [...] ». Sautons une courte page, la suite du prologue, et entrons de plain-pied dans le début du roman : « J'avais cinq ans, je me souviens, certains jours je remplissais de vêtements une petite valise fleurie [...]. Accroupie sur la valise [...] ». Que savons-nous déjà? Que la douleur a sans doute beaucoup à voir avec le passage des ans qui vous force un jour à reconnaître que vous n'êtes plus jeune, lot commun que nous tardons tous à reconnaître ; que la beauté (la grandeur) de cette douleur implique sans doute plus que soi-même et son âge, elle implique les proches aussi. Il faut souligner la splendeur du début du prologue, quitte à ne pas disposer de l'espace voulu pour justifier cette assertion ; et nous savons aussi qu'il s'agira d'une narratrice-je (seule raison de citer « Étendue » et « Accroupie ») qui commence son histoire en remontant à ses cinq ans.

Elle se nomme Luce, « née en plein été, un trois juillet » (p. 52), et elle a cinquante-deux ans (p. 44) ; le père, Raoul Aubert (p. 51) « Mon héros : fragile » (p. 98) est décédé il y a longtemps déjà, presque quarante ans, alors qu'elle n'était encore qu'une jeune adolescente (« Papa est mort, j'avais quinze ans », p. 70) ; sa mère a quatre-vingt-cinq ans maintenant (p. 38) et si Luce est revenue de Montréal à la maison de son enfance à Sainte-Anne-des-Monts (p. 73), c'est qu'elle doit, demain, accomplir une tâche plus que délicate, déchirante : « Demain je conduirai maman au Centre d'accueil. Je suis venue pour la fin des choses. » (p. 107) Ce jour d'avant demain, Luce est assise devant le bleu de l'eau du fleuve (la couleur importe beaucoup), sa mère tricote sur la galerie de la maison : « La mer. / Le vent. / La solitude de ma mère, / de moi assise sur un tas de roches » (p. 108).

Ces extraits, ces informations, nous savons que la mère ne veut pas nécessairement les entendre (p. 38) ; elles expliquent néanmoins les « J'avais cinq ans », « Je me revois, fillette de cinq ans [...] » (p. 90), « J'ai six ans, peut-être sept » (p. 17), « Tu as huit ans [...] » (p. 66), « J'avais neuf ans » (p. 30), « [...] pour mes quatorze ans [...] » (p. 48), « Lorsque j'ai feuilleté, il y a quelques années, les albums de photos de maman » (p. 94), et ces deux paragraphes qui sont comme l'écho l'un de l'autre, musique de la reprise, du refrain : « J'ai découpé des tas de journaux, j'en fais de petits paquets que je ficelle [...] » (p. 108), et « Je vais découper d'autres tas

de journaux, j'en ferai de petits paquets bien ficelés [...] » (p. 117) : on ne saurait mieux décrire l'entreprise de mémoire, de rappel des souvenirs, revus et réinterprétés, de Luce, comment pourrait-il en être autrement dans les circonstances? On ne saurait non plus mieux décrire le dessein romanesque de Micheline Morisset : structurer avec distance et émotion l'une n'exclut surtout pas l'autre, la première peut seule rendre justice à la seconde, bien la traduire, avec tendresse et précision, le parcours très personnel d'une vie certes, celle de la narratrice, mais aussi celui des vies qui ont marqué à jamais la sienne. Et tout parcours temporel raconte forcément le passage des ans, l'histoire du vieillissement, donc.

La musique, exactement, pourrait-on dire en toute simplicité inexacte, raconte une histoire d'amour ; plus précisément, il faut écrire que ce roman raconte une histoire d'amours ou des histoires d'amour. Car il sont quatre aux origines du roman de la narratrice : elle, son père, sa mère et la sœur du père habitent la maison familiale (de la famille de la mère) de Sainte-Anne-des-Monts. Dans le cas du père, « habitent » n'est pas un verbe particulièrement approprié ; chanteur d'opéra de son métier, il vit bien davantage à Montréal qu'en Gaspésie, il est celui que les trois femmes attendent à chaque fin de semaine ainsi qu'on attend la venue d'un héros légendaire. D'abord, l'épouse, rencontrée en 1948 (p. 45) alors qu'elle était religieuse novice dans un hôpital ; selon le récit du père à Luce, il « avait remporté le cœur de la belle, qui avait quitté Dieu pour lui » (p. 46). La fille succombera aussi aux charmes du père : « Mon père, c'était la beauté qui venait, allait » (p. 24). « Ma mère et moi », résume Luce, « n'avons en aucun moment su nous protéger de la voix de papa » (p. 112).

Mais on sort de l'enfance, on vieillit, et l'on relit ses souvenirs d'enfance avec d'autres instruments de lecture ; surtout quand on doit procéder au tri des objets de sa mère, conserver et jeter, et que des photos du passé, de votre passé, vous sautent soudain aux yeux : la tante si autoritaire, si détestée des leçons de piano était frêle et jolie! « J'ai dû admettre que papa et ma tante se ressemblaient. Mon prince de contes de fées avait une sœur que j'avais crue sorcière [...]. J'étais seule responsable de mon invention d'elle » (p. 94). Et Luce comprend aussi, clairement aujourd'hui, ce qu'à neuf ans elle n'avait pas su admettre lors du voyage à Montréal avec son père : que son papa chéri entretenait des amours avec la belle Lauretta, l'épouse de son impresario. Que sa mère, avec les ans, « se prit à détester la musique », retourna « à la prière clandestine, aux bras de Dieu qui bercent, là où l'avait ravie son amoureux [...] dont le chant ne se rendait pas jusqu'à nous et qui chassait ailleurs » (p. 113-114).

À vrai dire, on n'en finirait pas de citer des passages de *La musique, exactement* ; ce qui est bon signe et davantage : comme si le roman disait toujours mieux que vous cela que vous voulez souligner. Il ne faut pas se fier aux seules premières impressions, aux apparences : le roman, mine de rien, nous le répète avec insistance et à juste titre. Alors, ne pas se fier à l'apparente simplicité de *La musique, exactement*, à son apparente linéarité, à l'évidence du seul « je » de Luce la narratrice ne pas se fier, mais se laisser prendre en tout bonheur (boudier son plaisir n'est jamais tolérable), quitte à décortiquer après.

Nous en sommes là, « après » : il faut alors souligner que ce roman joue du temps comme si la narratrice savait dorénavant en mettre une partie, le passé, de son côté ; si bien que le roman avance de « j'avais cinq ans » aux cinquante-deux ans de l'aujourd'hui tout autant en revenant en arrière qu'en décrivant le futur alors que la narratrice a vingt ans ou un autre âge ; que le « je » qui narre peut passer au « tu », au « vous » et au « elle » sans que cela ne crée le moindre problème. Ce roman, dans sa structure comme dans son écriture, est celui de la maîtrise de la maîtrise des techniques romanesques et de la tendresse de sa narratrice. Lire ce passage sur la robe bleue de la mère au moment des retours de Montréal de son mari (p. 26) : la tendresse, bordel, a ses droits trop souvent oubliés. Mais pas par l'éditeur : la couverture en bleu qui reproduit une huile de Louise Robert est un hommage à cette robe et à tout ce qu'elle signifie. Alors même qu'il a été publié pendant le premier trimestre de 2006, j'avance sans hésiter que ce roman est l'un des meilleurs de l'année et qu'il faut d'ores et déjà penser à sa candidature aux prix qui pourraient le mieux saluer sa réussite.